

Gavroche : extraits des Misérables

Numéro d'inventaire : 2010.04558 (1-2)

Auteur(s) : Victor Hugo

Marie-Jeanne Dreuille

Denise Gence

Type de document : disque

Éditeur : Hachette Librairie / Ducretet Thomson

Imprimeur : Mazarine Imprimerie

Collection : Récits de tous les horizons

Inscriptions :

- lieu d'impression inscrit : Paris
- marque : L'Encyclopédie sonore ; 190 E 802 / Georges Hacquard

Matériau(x) et technique(s) : vinyle, papier

Description : Pochette souple illustrée en couleur contenant un disque microsillon 33 tours et un livret agrafé.

Mesures : diamètre : 17,5 cm

Notes : (1) Disque contient : - Face A : 1. Portrait de Gavroche, 2. Gavroche en marche, 3. Vers la barricade, - Face B : 4. La barricade, 5. La mort de Gavroche. Pages choisies des "Misérables" adaptées et présentées par Marie-Jeanne Dreuille. (2) Livret. Pages choisies des misérables. Notes pour un commentaire.

Mots-clés : Littérature française

Autres descriptions : Langue : français

Nombre de pages : 8 p.

ill. en coul.

Voir aussi : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8818972w>



190 E 802

Victor Hugo : Gavroche

L'ENCYCLOPÉDIE SONORE

Sous la Direction de Georges HACQUARD

Collection "RÉCITS DE TOUS LES HORIZONS"

Directeur de Collection : Maurice OLÉON

Victor Hugo : GAVROCHE

Pages choisies des "Misérables" adaptées et présentées par Marie-Jeanne DREUILLE

Enregistrées par Denise GENCE, de la Comédie Française, et Yves-Marie MORIN

LES « Pages choisies » s'adressent particulièrement aux enfants. Tous les élèves des écoles de France ont aperçu à travers les pages de leurs livres de lecture les silhouettes de « l'Orpheline » et du « Gamin de Paris » : les deux petits disques que l'*Encyclopédie Sonore* leur consacre donneront vie à ces personnages trop vite entrevus. La plupart des textes enregistrés ici sont donc déjà connus des enfants, mais il a paru souhaitable de les animer, de les entourer d'un relief sonore discret, pour exciter l'intérêt, provoquer et satisfaire à la fois les curiosités enfantines.

Courageux l'un et l'autre, chacun à sa manière, Cosette et Gavroche, appellent et méritent la sympathie. On aimera savoir que Cosette est

sauvée par le voyageur mystérieux et qu'elle vivra enfin heureuse. On verra avec admiration que Gavroche n'est pas seulement le locataire d'un éléphant de carton et la Providence des petits gueux abandonnés, mais aussi un enfant du peuple de Paris, peuple qui sait, au besoin et dans le sacrifice, combattre pour ses libertés.

Plus d'une leçon se trouve ainsi suggérée, sobrement mais fortement, par la voix de ces deux petits « misérables », qui savent trouver dans la cruauté même de leur sort les joies, les élans, les ressources du cœur, et masquer les laideurs de la condition humaine sous les grâces et les éternels enchantements de la jeunesse.

FACE A

1. *PORTRAIT DE GAVROCHE*
Chap. XIII - Livre I^{er}, 3^e Partie.
2. *GAVROCHE EN MARCHÉ*
Chap. I et II - Livre XI, 4^e Partie.
3. *VERS LA BARRICADE*
Chap. V - Livre XI, 4^e Partie.

FACE B

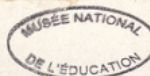
4. *LA BARRICADE*
Chap. I et II - Livre XIV, 4^e Partie.
5. *LA MORT DE GAVROCHE*
Chap. XV - Livre I^{er}, 5^e Partie.

Réalisation : Jean DESCHAMPS · Collaboration technique : Daniel FREYTAG

Imprimerie Mazarine - Paris

Victor Hugo : Gavroche

190 E 802



Ajoutons enfin que l'émeute de 1832 devait lui fournir une conclusion idéale. Non seulement elle couronne le thème épique, mais elle permet de régler le sort d'un certain nombre de personnages : Gavroche tout d'abord et les étudiants, l'avert qui se suicide, la Thénardier et un certain nombre de comparses secondaires, Thénardier qui part en Amérique. Elle justifie enfin l'apothéose de Jean Valjean et facilite l'indispensable « happy end ».

On a dit souvent que « Les Misérables » étaient une épopée. Le roman en a en effet les dimensions, le souffle, la puissance. Les proportions de cette œuvre sont bien à la mesure du génie de son auteur. « Ce livre est une montagne », s'est écrit Victor Hugo lorsqu'il l'eut terminé.

Mais ce livre « montagne » n'est pas simplement un roman épique et social. C'est aussi le roman romantique par excellence : romanesque et messianique, réaliste et idéaliste.

On a voulu y voir encore un roman naturaliste : sans doute, mais d'un naturalisme plus proche de Tolstoï que de Zola, d'un naturalisme baigné d'une tendresse toute naïve, à la russe, et où viennent se confondre et se fondre la fraternité et la férocité, la douceur et la vigueur, l'éloque et le pamphlet.

Le succès des « Misérables » fut immédiat et considérable. Sa publication est sans doute celle qui a le plus fait pour la gloire populaire de Victor Hugo. « L'affaire est excellente » a-t-il dit à son éditeur lorsque, définitivement rassuré sur son crédit, Victor Hugo s'octroya des vacances bien gagnées sur les bords du Rhin...

III. — VICTOR HUGO ET BÉRANGER

Victor Hugo a connu la gloire très tôt. Il était le Chef, le Maître, le Poète. Son humeur ni son génie n'eussent supporté qu'il en fût autrement.

Mais Hugo avait conscience d'une infériorité. S'il avait la « Gloire », il n'avait pas jusqu'à la fin de la monarchie de juillet la « popularité ». À dire vrai, celle de Béranger lui était insupportable.

De 1840 à 1857, date de sa mort, Béranger est considéré comme le Grand Poète de son temps. Chateaubriand le compare à Virgile. Aussi curieux que cela puisse paraître aujourd'hui avec le recul et le jugement du temps, une hostilité faite de jalousie opposait Hugo à Béranger.

Victor Hugo a longtemps dénié à Béranger ce titre de « Chansonnier du peuple » que le siècle lui accordait : « ...Plutôt le vaudevilliste de la bourgeoisie que le chansonnier du peuple. Il a trois ou quatre vraiment belles chansons, excellentes d'inspiration et de style. On les croirait venues d'un plus vaste esprit... »

De son côté, Béranger prisait peu le romantisme, et notamment le romantisme d'Hugo. Il nourrissait à son égard des sentiments très mêlés. « Il force la langue, il viole l'ode, il tourmente le drame, torture le roman... Il compare ses drames à ceux de Népomucène Lemerrier en donnant la préférence à celui-ci. « Que n'écrit-il tout naïvement quelque bon mélodrame pour le peuple? »...

— 4 —

Après la représentation du « Roi s'amuse », Béranger prit sur lui d'écrire à Hugo et de lui dire « tout haut ce que tout le monde pensait tout bas ». Hugo en fut fort irrité. Il brûla la lettre : « Je vois dans quel but Béranger m'a écrit cette lettre. Il la trouve certainement fort spirituelle, il ne veut pas qu'elle soit perdue et il s'est dit : Quand Hugo mourra tous ses papiers seront publiés et ma lettre ira à la postérité. Mais je tromperai ce petit calcul, je brûle la lettre. »

Béranger à qui l'on rapporte la conversation répliqua : « Si jamais l'envie me prend d'adresser quelque chose à la postérité, ce n'est pas Hugo que je prendrai comme facteur. »

Ajoutons qu'une réconciliation intervint plus tard. Hugo écrivit à Béranger une lettre chaleureuse datée de Mayence. Il avait entendu une voix de femme chanter les vers d'une chanson de Béranger « En France, soyons Français » qui l'avait ému.

Au surplus, Victor Hugo était hanté par le souci de découvrir une littérature qui fût réellement pour le peuple, non seulement par la forme, mais par le fond, c'est-à-dire une littérature qui fût susceptible de le toucher, certes, mais aussi de l'élever, d'exploiter les possibilités poétiques de la grande masse de ces âmes à la fois si simples et si riches.

Il a cherché par quelles voies il pourrait l'atteindre et acquérir une nouvelle célébrité. Son théâtre dramatique fait foi de ce désir, mais ce fut un échec relatif puisqu'il ne réussit point à entrer directement par ce moyen en contact avec le peuple.

Pour rivaliser avec les chansons de Béranger, il se proposa donc de publier un recueil de « Poésies des rues », écrites surtout de 1830 à 1840. Ce recueil devait devenir « Les Chansons des Rues et des Bois ».

Ce sont précisément quelques-unes de ces chansons qui foisonnent dans « Les Misérables ».

Ce n'est pas par un hasard si ce roman est truffé de brides de refrains et de couplets, tantôt lestes, tantôt d'un ton très Régence, sentimentales ou grivoises.

Ce n'est pas non plus le hasard qui charge Gavroche — ce représentant du peuple — d'improviser les plus goguenardes et les plus irrévérencieuses.

IV. — GAVROCHE

Gavroche est, de tous les « mômes » qu'Hugo a essayés dans son œuvre, le plus achevé et le plus authentique. Il est, parmi tous les enfants à qui il a donné la vie, ce que Don César est pour les Gueux, leur maître et leur symbole. Il est par excellence ce « petit gueux », ce « gamin » qu'il a lui-même défini :

« Ce petit être est joyeux. Il ne mange pas tous les jours et il va au spectacle, si bon lui semble, tous les soirs. Il n'a pas de chemise sur le corps, pas de souliers aux pieds, pas de toit sur la tête... Il a de sept à treize ans, vit par bandes, bat le pavé, loge en plein air, porte un vieux pantalon de son père qui lui descend plus bas que les talons, un vieux chapeau de quelque autre père qui lui descend plus bas que les oreilles, une seule bretelle en lisière jaune,

— 5 —